

Je m'appelle Carl Houseman. Je suis shérif en second du comté de Nation, dans l'Iowa, et doyen des enquêteurs de la brigade. Doyen du fait de mes années de carrière, mais aussi doyen par l'âge, un sujet qui commence à m'agacer doucement, quand on me classe, d'emblée, parmi les « seniors ». Je viens tout juste de franchir le cap de la cinquantaine, et je prends assez mal les allusions que certains s'autorisent à formuler sur ma qualité de « vieux flic ». En revanche, je vous parlerai volontiers des meurtres qui, vers la fin de l'été 1996, ont empêché de dormir la population locale.

Tout a commencé le 19 juin, vers 15 heures. J'avais décidé d'aller ramasser les deux gars préposés à la surveillance d'un champ de cannabis au cœur du parc Basil, une étendue boisée d'environ sept cent cinquante hectares, tout en collines abruptes largement couvertes de broussailles.

À 4 h 58, une de nos voitures avait déposé l'agent spécial Bill Kellerman, de la brigade des Stups d'Iowa, ainsi que notre adjoint Ken Johansen, dans l'immense parc d'État, pas trop loin de la route et du champ illégal, au creux d'une vallée particulièrement profonde.

Je n'y avais jamais mis les pieds, mais je connaissais l'endroit. Il m'était arrivé, naguère, de participer à ce genre de mission, et je n'étais que trop heureux d'y couper, cette nuit-là. On y crève de chaud, on s'y emmerde comme des rats morts, et pour un résultat plus que problématique.

Bill et Ken étaient de bons éléments, avec une large expérience des Stups, et brûlaient de coincer les propriétaires du champ repéré par l'hélicoptère Huey de la garde nationale, dans le cadre du dernier programme antidrogue. Présent à bord de l'hélico, Ken avait signalé le fait à Bill. Tous deux s'étaient alors rendus sur place, où les attendaient une bonne centaine de plants en parfaite santé. Ils comptaient bien, cette nuit, interpellier les cultivateurs.

Le but de l'expédition ? Veiller au grain jusqu'à les prendre en flag, lorsqu'ils viendraient arroser et bichonner leur pactole végétal.

Nous n'avions aucune idée de leur identité... même s'il circulait pas mal d'hypothèses.

J'avais choisi de me garer à un endroit haut perché, à plus de deux kilomètres de nos agents en planque. Je ne pouvais pas les voir, mais ma position élevée me permettait de garder un œil sur le champ et surtout de capter d'éventuels appels radio. Parqué à l'ombre d'une vieille grange abandonnée, j'étais sur place depuis une bonne heure, il faisait tiède et salement humide, mais dans un souci de discrétion, j'avais stoppé la clim de ma voiture, et tentais d'oublier la chaleur en travaillant à la maquette du voilier qui meublait mes loisirs, à l'époque.

J'avais cessé de fumer, et je le regrettais amèrement. Je ne cessais de transpirer, et je le regrettais encore davantage. J'avais emporté quatre boîtes de soda dans une petite glacière. Trois pour trinquer avec les copains, quand j'irais les récupérer. Et la quatrième pour patienter. Ma portière était grande ouverte, mais il n'y avait même pas un souffle de brise.

Je commençais à enrouler le filin qui rattachait la vergue de la bonnette au bout-dehors quand j'entendis un drôle de petit bruit. Comme une détonation étouffée, puis une autre. Puis toute une série comparable au démarrage d'une tondeuse à gazon. Je reposai mon fil et me retournai vers le champ. Dans le silence retrouvé, une légère bruine brouillait les contours du paysage.

Suivant des yeux le mince ruban de route empierrée qui menait au futur point de ramassage, je tendis l'oreille, mais je n'aurais su dire si ces drôles de bruits étaient venus de là-bas. Il y avait de nombreuses fermes aux abords et des tas de tracteurs capables de produire ce genre de pétarade. J'allais reprendre ma maquette quand le bruit recommença de plus belle. Debout près de ma voiture, j'explorai les environs du regard, sans rien découvrir d'extraordinaire. De nouveau, le silence total.

« Maitland. Quatre ! » hurla tout à coup ma radio. Si fort que je faillis bondir hors de ma peau.

Et pas de réponse. Apparemment, le central n'avait pas entendu l'appel qui émanait du fond de la vallée. Quatre, c'était Johansen. Selon les instructions reçues, il émettait sur le canal assistance. Il m'avait paru hors d'haleine et passablement excité. Tenaient-ils le ou les suspects ?

Micro en main, j'émis sur un autre canal :

- Maitland. Trois. Quatre appelle sur la chaîne assistance.

– Aucune réception jusque-là, Trois, riposta la douce voix féminine.

Je lançai mon moteur et bouclai ma portière. Prêt à aller ramasser Bill et Ken avant l'heure.

– MAITLAND. QUATRE. BESOIN D'ASSISTANCE.

La voix était plus excitée, plus chargée d'angoisse que jamais. Je dévalai l'allée ravinée à toute vitesse. Le ou les suspects étaient-ils en fuite ?

– Maitland. Quatre réclame assistance.

Enfin, au troisième essai :

– Parlez, Quatre ! Standard à l'écoute.

– MAITLAND. ICI, QUATRE. DIX-TRENTE-TROIS. JE RÉPÈTE DIX-TRENTE-TROIS. AVONS ÉTÉ ATTAQUÉS. À L'ARME AUTOMATIQUE. 688 HORS DE COMBAT. BESOIN D'ASSISTANCE. TRÈS VITE.

Courte pause. Puis, toujours aussi calme, la réponse du standard :

– Reçu, Quatre. Noté dix-trente-trois. Un officier au tapis ?

– Dix-quatre.

– Maitland. À toutes les voitures. Dix-trente-trois. Un officier au tapis. Possibilité d'armes automatiques.

En atteignant la route empierrée, je changeai de canal.

688 hors de combat ?

– QUATRE ? TROIS EN ROUTE. À MOINS DE DEUX KILOMÈTRES.

Je branchai la sirène et plantai le gyrophare sur le toit de ma voiture banalisée. Accélérai à mort en essayant de boucler ma ceinture. Pour l'assurance. En cas d'accident.

Transmission brouillée. Gros problèmes de communication, sur ce terrain vallonné. Un gars au tapis. Kellerman ? Ken lui-même ?

La terre était sèche. Il n'avait pas plu depuis un bout de temps, et le nuage de poussière, au cul de ma voiture, battait tous les records. Si quelqu'un avait descendu un flic, il n'allait pas traîner dans le secteur. Je stoppai sur la route. Pas de poussière, nulle part. Excepté la mienne qui se rabattait à ma suite et m'empêchait de découvrir la vallée. Pas de nuage de poussière, donc pas d'autre véhicule.

– Ici, Trois. Dix-trente-trois.

Mon indicatif, suivi du code informant à la fois Maitland et Johansen que j'étais au point de rendez-vous. J'empoignai mon talkie-walkie et bouclai la voiture.

La voix de Johansen était calme. Trop calme.

– Remonte la vallée, Trois. Ouvre l'œil. Ils ont des mitrailleuses. Et je pense qu'ils sont toujours là.

Merci du renseignement. J'ouvris mon coffre, en tirai mon AR-15 avec trois chargeurs de trente coups. Des dealers armés de mitrailleuses ? Dans ce parc ? Où l'équipe avait-elle mis les pieds ?

J'étais en blue-jean, T-shirt bleu et tennis blanches, avec mon arme de service sur la hanche droite. Pas exactement une tenue de camouflage. Je chaussai ma casquette de base-ball bleu foncé marquée du logo « USS Carl Vinson. CIN 70 » en lettres jaunes. Un peu juste pour rechercher dans le sous-bois des suspects armés jusqu'aux dents.

Le vieil imper caoutchouté, de couleur verte, en rade dans mon coffre depuis toujours ? C'était un peu mieux. La trousse de premier secours réglementaire, au cas où. Et le gilet pare-balles ? Blanc, avec des bretelles blanches. Et pour comble, histoire de rigoler, j'avais dessiné dessus une série de cercles concentriques au marqueur rouge. Il faisait de toute manière beaucoup trop chaud pour porter ce truc-là.

Je recollai le pare-balles dans son sac-poubelle et repris contact avec Johansen, par talkie-walkie.

– Tu peux me dire où tu es, Quatre ?

Après une pause, dans un souffle :

– Tout droit. Sur cent cinquante mètres à peu près. Ensuite, tourne à droite. Par le petit sentier.

Puis, avec un léger décalage :

– Fais gaffe.

Aucune des blagues habituelles en pareil cas. Je me sentais à peu près aussi invulnérable qu'une pipe en terre dans un tir forain.

Après cinquante mètres de grimpette, l'herbe s'épaissit rapidement et la broussaille se referma de part et d'autre, marquant la naissance d'un étroit sentier. J'en escaladai vingt-cinq mètres avant de me demander si c'était vraiment la meilleure chose à faire. D'instinct, je m'écartai légèrement sur la droite avec l'intention de me frayer un chemin dans le sous-bois.

Sous-bois, mon cul ! Cette saleté dépassait le mètre quatre-vingts et la plupart des tiges, rameaux et ramifications avaient l'épaisseur d'un de mes doigts, en plus raide. Impossible de progresser là-dedans sans perdre un temps fou et faire plus de boucan qu'un troupeau de buffles. Johansen avait raison. C'était par le sentier ou rien.

Je m'y résignai, en calculant mes chances de repérer le premier tout tireur à l'affût. Résultat proche de zéro. Je regrettais, du coup, d'avoir laissé mon pare-balles au vestiaire.

Vingt-cinq mètres de plus et je balançai mon imper en marge du sentier. Je suais abondamment, mon cœur battait à tout rompre, ma respiration s'emballait. Mais j'avançais tout de même. Un des nôtres au tapis. Je n'arrivais pas à y croire.

- Trois ? s'informa soudain mon talkie-walkie. Tu en es où ?

- J'arrive, Quatre.

J'arrivais. Malade d'appréhension. De sueurs alternativement chaudes et froides. D'épuisement. D'irritation des sinus.

J'avais réduit le volume. Quand Johansen parla de nouveau, sa voix n'était plus qu'un chuchotement rauque.

- Je crois qu'ils sont partis. Je n'entends plus rien.

Ils, pas il. Et qu'il n'entende plus rien ne voulait pas dire qu'il n'y avait plus personne.

- OK, Johansen. Kellerman ?

Je chuchotais, moi aussi.

- Bill est mort.

- Quoi ?

Difficile de l'entendre. À plus forte raison de le comprendre.

- Tu veux répéter ?

- Bill est mort. Dépêche-toi.

- Qui est mort ?

- Kellerman. Kellerman est mort.

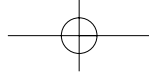
J'avais encore ralenti. Fatigue autant que prudence. Mon cœur battait si fort dans mes oreilles que je n'aurais pas entendu un buffle débouler la pente. J'essayai de reprendre mon souffle, à deux pas du sentier. Deux pas, moins de deux mètres, et j'étais invisible, dans la broussaille. Comme le serait n'importe quel salopard embusqué dans le sous-bois. Kellerman, mort ? Bon Dieu ! Un membre de la division antidrogue d'État. Plus un shérif adjoint bien armé, mais terrorisé. Et des producteurs d'herbe lourdement armés.

Et moi, tout seul comme un grand, en guise de renfort...

Au bout d'une seconde ou deux, le silence lourd s'emplit d'une rumeur de dégringolade, quelque part dans le bois. J'épaulai mon fusil et me changeai en statue de sel.

- Trois ? Tu bouges ?

Pas maintenant, Ken. Il faut que j'abaisse mon flingue pour te répondre, et pourtant, il faut bien que je te réponde...



– Négatif. Je ne bouge pas. Et toi ?

Ma voix était méconnaissable. Gorge sèche. Tout ce bruit à portée d'oreille, alors qu'on ne bougeait ni l'un ni l'autre...

Rectification. Plus de bruit. Et ma main crispée sur la crosse de mon fusil d'assaut. Je respirai bien à fond, en ressortant sur le sentier. À découvert. Je regardai dans les deux sens. Rien à voir. Silence radio. Je me pliai en deux pour remonter la piste de terre, en rase-mottes. Le sentier s'incurvait sur la droite. Et toujours rien. Je parvins à me redresser au prix d'un gros effort.

Un pas en avant... Les détonations m'assourdirent. Je plongeai dans la broussaille. Atterris sur le flanc droit, dans l'herbe et la terre humide. Des lambeaux de feuilles arrachées pleuvaient autour de moi, et de la poussière volait alentour.

Puis, de nouveau, le silence.

